

Civilisation et civilisations: un nouveau regard

Sergio Paulo Rouanet

Le concept de civilisation n'est pas d'un maniement facile. Traditionnellement, il fut utilisé d'une façon xénophobe et autoritaire. Dans ce sens, il était l'opposé de barbarie. Ce fut ainsi depuis l'antiquité, quand les grecs se voyaient comme le seul peuple civilisé, et les non-helléniques étaient considérés comme des barbares par le seul fait de ne pas parler le grec. Cet usage pervers du concept connut son apogée pendant l'âge d'or de l'impérialisme européen. Les grandes puissances se croyaient supérieures aux peuples colonisés aussi bien du point de vue scientifique et technique que du point de vue éthique, et dans ce sens étaient civilisées, tandis que les autres peuples étaient plongés dans la barbarie. D'où la mission civilisatrice que les pays européens s'attribuaient, ou qui leur avait été attribuée par la

Providence — le fameux “*white man’s burden*”, l’obligation qui leur avait été imposée de retirer de la barbarie les malheureux indigènes, “mi-démons, mi-enfants”, dans les paroles de Kipling.

La doctrine évolutionniste a été l’expression théorique de cette conviction. Pour Tyler, par exemple, l’échelle évolutionnaire allait de l’état sauvage (l’indien brésilien) jusqu’à l’état civilisé (celui de l’européen contemporain), et surtout son avant-garde, l’*Homo britannicus*, auquel avait échu la lourde tâche de guider ces peuples, superstitieux et matériellement arriérés, dans le long parcours vers la civilisation.

398 Les théoriciens allemands ont fait un nouveau partage, d’après lequel chaque société était divisée en deux sphères, la culture et la civilisation. La culture était la sphère symbolique, celle des valeurs idéales — la religion, l’art, la littérature — tandis que la civilisation était le lieu de la reproduction matérielle de la société — l’économie et la technique. Dès lors, le chauvinisme franco-allemand aidant, la “civilisation” et la “barbarie” reçurent de nouveaux contenus. Le pôle traditionnellement réservé à la civilisation fut occupé désormais par la culture, et attribué au peuple allemand. Le pôle de la barbarie fut occupé par la civilisation, maintenant dégradée au seul rôle d’assurer la reproduction matérielle de la vie. Cet espace, ignoblement utilitaire, fut évidemment assigné au peuple français. Les français ont riposté en invertissant les termes de la dichotomie. Oui, l’Allemagne était bien le pays de la *Kultur*, mais cette *Kultur*, écrite sarcastiquement avec *K*, était le règne de la barba-

rie; oui, la France était bien le lieu de la civilisation, mais ce classement était loin d'être une insulte, car la civilisation désignait la sphère de la moralité internationale et des droits de l'homme, ignorés ou bafoués par les allemands.

Depuis le mouvement de décolonisation de l'après guerre, l'usage autoritaire et hiérarchique de l'antithèse civilisation — barbarie devint plus discret, mais ne disparut pas tout à fait.

Il a été repris par les Etats-Unis, dont la politique du *big stick* se fondait la présupposition que leur société était plus "civilisée" que celle des autres pays de l'hémisphère.

Après l'attentat contre les tours jumelles, le thème fit sa rentrée triomphale. L'islamophobie remplace l'anti-sémitisme. La civilisation avait été attaquée par une nouvelle barbarie, l'Islam. Quelquefois, on se donnait la peine de séparer les musulmans terroristes des autres musulmans, mais souvent l'Islam tout entier était mis dans le camp de la barbarie. Par exemple, le 13 octobre 2001, le géopolitologue Guy Millière a écrit:

Ou bien nous retrouverons le courage de civiliser les barbares (c'est à dire, la totalité des musulmans) en leur apprenant ce que signifie la civilisation, ou la barbarie détruira la civilisation.

Dans toutes ces réalisations particulières de la polarité civilisation — barbarie, il y a un jugement de valeur plus ou moins explicite. Pour la pensée conservatrice, il va de soi que le pôle du bien est la civilisation. Pour la gauche, ce mot est politiquement suspect, car il appartient au registre de l'idéologie — une idéologie par laquelle le loup particulier se déguise sous la peau de l'agneau universel.

Mais est-ce que la suppression totale des jugements de valeur serait souhaitable, même si elle était possible? Après tout, dans un monde où la barbarie hurle partout, nous avons besoin de savoir qui sont les barbares modernes et où ils sont. On peut le faire, sans pour autant retomber dans une idéologie eurocentrique, si l'on réussit à injecter dans l'antithèse civilisation-barbarie une structure de valeurs qui ne soit pas particulariste, destinée à la légitimation politique d'un pays ou d'un groupe de pays, mais universelle, répondant aux besoins et aspirations de l'humanité toute entière.

400 Dans cet exercice, nous ne serons pas totalement désamparés. Si nous n'avons pas encore des instruments théoriques et politiques pour penser la civilisation et dénoncer la barbarie, nous savons intuitivement où est la civilisation et qui la défend, où est la barbarie et qui la pratique. Ce n'est qu'un début, mais c'est un début.

À l'intérieur des pays, nous sentons que la civilisation est représentée par ceux qui luttent pour les droits humains et la démocratie, et que la barbarie est représentée non seulement par le crime organisé comme par une classe dominante corrompue, responsable, en dernière analyse, de l'exclusion sociale qui constitue la principale source de la violence qui terrorise la population.

Sur le plan international, nous savons que la civilisation est représentée par le système de normes que l'humanité a créé pour éviter le fléau suprême, la guerre. La civilisation est l'ONU, que le gouvernement Bush a démoralisée en s'enlisant dans des guerres criminelles. La civilisation

est quelquefois la France, qui de temps en temps se souvient qu'elle a été jadis le pays des droits de l'homme.

Et les barbares, qui sont-ils? Sans doute les terroristes, comme ceux qui ont perpétré l'odieux attentat du 11 septembre. Mais il faut ajouter: *tous* les terroristes, y compris ceux qui pratiquent le terrorisme d'Etat. Et les fondamentalistes — mais *tous* les fondamentalistes. Pas seulement les talibans, qui mitraillent une fillette dont le seul crime a été de vouloir étudier. Mais aussi les fanatiques qui sabotent, au nom de la Torah, les accords de paix et empêchent la dévolution aux palestiniens des territoires occupés. Et aussi les membres de la droite religieuse américaine dont ses ayatollahs croient que l'Amérique a reçu du Dieu des Armées la mission de libérer l'humanité.

401

Cependant, nous devons résister à la tentation de croire que la praxis elle-même nous offre dès le départ des concepts tout prêts. Poursuivons donc notre analyse.

Dans tous les exemples de la polarité civilisation — barbarie, on remarque toujours deux aspects, l'un descriptif et l'autre prescriptif.

Sous l'aspect descriptif, les deux termes sont liés par une conjonction additive *et* — nous les civilisés, et vous autres, les barbares. C'est une donnée immuable de la réalité. Son corrélat subjectif est le fatalisme, ou bien la passivité. Le monde étant ce qu'il est, il n'est pas question de changer cette géométrie.

Sous l'aspect prescriptif, en revanche, les termes sont liés par une conjonction adversative *ou*, qui transforme la constatation dans un impératif catégorique, voire dans

un mot d'ordre: ou bien la civilisation, ou bien la barbarie. C'est un appel au choix. Traditionnellement, cet appel était adressé à ceux qui détenaient déjà le pouvoir de fait, pour qu'ils créent de nouvelles hégémonies, de nouvelles formes de subordination, sur des espaces toujours plus étendus. Cet usage de l'antithèse, qui revient à encourager le pôle "civilisé" (métropole, capitaliste, blanc, mâle) à accroître sa maîtrise sur le pôle "barbare" (colonie, ouvrier, noir, femme), est évidemment inacceptable.

Mais la conjonction *ou* ne nous mène pas nécessairement dans une direction conservatrice.

402 Nous devons à Engels une formule qui ouvre la possibilité d'un bon usage de la conjonction adversative. Pour lui, "la société bourgeoise est devant un dilemme — ou un passage au socialisme ou la rechute dans la barbarie".

Dans un pamphlet célèbre, écrit en prison, Rosa Luxemburg a repris dramatiquement cette idée, à propos de l'éclosion de la Première guerre mondiale, avec la complicité des partis social-démocratiques. Pour Rosa, le dilemme était clair:

(...) ou le triomphe de l'impérialisme et le déclin de toute civilisation, ayant pour conséquences, comme dans l'ancienne Rome, le dépeuplement, la désolation et la dégénération, bref, un grand cimetière; ou la victoire du socialisme, c'est à dire, la lutte consciente du prolétariat international contre l'impérialisme et sa méthode d'action — la guerre.

L'expression "socialisme ou barbarie" a été utilisée par Cornélius Castoriadis, qui dirigeait une revue avec ce titre entre 1949 et 1965, la transformant en l'organe d'une

grande campagne contre le stalinisme, mais aussi contre le trotskisme et contre le marxisme lui-même.

Il y a d'autres exemples. Dans une communication présentée au Fórum Social de Porto Alegre, l'écrivain franco-brésilien Michel Löwy et le théologien et militant Frère Betto ont opposé à la civilisation de l'argent, où tout devient une marchandise, une autre civilisation, de nature éthique et politique, fondée sur des valeurs qualitatives. Selon eux, le Fórum incarne

l'aspiration à un autre genre de civilisation, sur la base de valeurs autres que celles de l'argent et du capital (...). Ce sont deux projets de civilisation et deux échelles de valeurs qui s'affrontent, d'une forme parfaitement irréconciliable.

Ici, la polarité civilisation — barbarie oppose la civilisation qualitative à la civilisation quantitative, et où celle-ci joue le rôle dévolu naguère à la barbarie.

403

On pourrait aussi, à la suite de Habermas, pour qui il ne s'agit pas de renoncer au projet moderne mais de le réaliser, mettre au premier terme de l'antithèse une utopie civilisatrice, telle qu'elle a été formulée par les Lumières, comprenant l'émancipation économique, politique et culturelle de tous les êtres humains. Ce serait une idée, un *focus imaginarius*, dans le sens de Kant, irréalisable parce qu'utopique, mais irremplaçable parce que sans cette idée notre cheminement serait aveugle.

Dans tous ces exemples, la polarité civilisation ou barbarie reste vivante. Il suffit de remplir les casiers vides avec de nouveaux contenus. Par exemple, on peut mettre dans l'espace réservé à "civilisation" le mot "socialisme" et nous

arrivons à “socialisme *ou* barbarie”, c’est à dire, à Rosa Luxemburg et Castoriadis. On peut aussi écrire “civilisation qualitative *ou* barbarie” et nous arrivons au Fórum Social de Porto Alegre. On peut finalement dire “lumières *ou* barbarie”, et nous arrivons à la dixième époque de Condorcet, au *sapere aude* de Kant et à l’idéal de la communication parfaite, de Habermas et Apel.

Si l’on suit cette démarche, on aura rendu à la civilisation, au singulier, sa dignité d’étalon de mesure, permettant de critiquer des déviations par rapport à un but idéal et de dessiner les contours d’une utopie civilisationnelle non-eurocentrique.

404 À côté de ce concept singulier de civilisation, on remarque au cours du dix-neuvième siècle l’apparition d’un concept “pluriel”. La civilisation est redéfinie, dans un sens anthropologique qui la rend presque synonyme de “culture”, comme un ensemble normativement neutre de savoirs, pratiques, et croyances, existant dans chaque groupement humain. Dans ce sens, la civilisation perd son contenu de raffinement, d’exemplarité, de modèle, de paradigme. Elle devient une positivité empirique, et non une sphère de valeurs idéales. Elle n’est plus qu’une instance, un lieu, une configuration presque spatiale, toujours présente en toute société, indépendamment de son stade évolutif, et non un point de vue à partir duquel on décrète la supériorité d’une civilisation sur une autre. La civilisation est un fait, susceptible d’une description objective, et non une valeur. Elle est une totalité culturelle, coexistant avec d’autres totalités culturelles, toutes plus au moins impénétrables les

unes aux autres. De même qu'il n'y a pas de culture, mais des cultures, la civilisation n'est plus un universel, désigné par un substantif au singulier. Elle acquiert un sens pluriel: la civilisation n'existe plus, il n'y a encore que des civilisations. C'est dans ce sens que Spengler a parlé de civilisation occidentale, dont il considère le déclin l'*Untergang*, inévitable, et que Toynbee construit son analyse monumentale des plusieurs civilisations qui se sont succédées dans l'histoire. C'est aussi dans ce sens que Samuel Huntington peint un scénario apocalyptique sur le choc des civilisations, définies selon des critères linguistiques, religieux et axiologiques: la civilisation occidentale, la latino-américaine, l'africaine, l'islamique, la chinoise, l'hindoue, l'orthodoxe, la bouddhiste et la japonaise.

405

Le biais relativiste de cette redéfinition de civilisation interdit ou rend plus difficile l'usage de l'antithèse civilisation — barbarie. D'après cette conception, les normes et les valeurs d'une civilisation ne valent pas dans une autre, quelle que soit la fréquence des contacts inter-civilisationnels. Par conséquent, nous ne pouvons dire, sans contredire ces prémisses relativistes, qu'une civilisation soit supérieure à une autre, ce qui reviendrait à affirmer que certaines civilisations sont plus civilisées que d'autres.

Il est vrai que les comparaisons entre des civilisations sont fréquentes, même de la part de ceux qui professent une épistémologie relativiste. Ils peuvent accepter le fait de l'existence de civilisations distinctes, et en même temps croire que la civilisation occidentale est supérieure à toutes les autres. C'est à dire, il y a une superposition sournoise

de deux concepts de civilisation: le classique, d'après lequel la civilisation est un paradigme idéal, et l'historiciste, qui la voit comme une totalité empirique singulière. L'antithèse civilisation-barbarie reparaît subrepticement — nous sommes civilisés (sens I) en tant que membres de la civilisation occidentale (sens II), tandis que les membres des autres civilisations sont des barbares.

Cependant, le relativisme est en hausse. Qu'on le veuille ou non, nous sommes sous le signe de Montaigne, pour qui "chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage", ou de Pascal, pour qui ce qui est vrai d'un côté des Pyrénées est faux de l'autre côté.

406 Nous avons vu que les civilisations sont des entités culturelles, définies par des critères de langue ou de religion. Dans ce sens, elles ne diffèrent pas d'autres entités culturelles, comme des clans, des ethnies, des nations. Ce qui fait des civilisations des entités culturelles *sui generis* est leur échelle, historiquement et géographiquement. Elles ont une profondeur temporelle plus grande, car leur origine remonte souvent à plusieurs siècles, et une étendue spatiale plus vaste, car elles dépassent en général les limites de groupements particuliers et forment de grands agrégats humains à caractère supranational. On peut donc dire, pour faire vite, que les civilisations sont des cultures, dans le sens sociologique et ethnographique, prises dans leur plus grande étendue et leur plus grande généralité.

Dire que les civilisations sont des entités culturelles, ou métaculturelles, si vous voulez, facilite leur compréhension théorique. On sait que le mot "culture" a deux

ceptions. L'une vient du langage commun, qui définit la culture comme un ensemble d'œuvres et d'activités dans le domaine des arts (littérature, musique, peinture, danse, cinéma) et des savoirs (philosophie et science). L'autre acception désigne la culture dans son sens ethnographique: ensemble de représentations collectives articulées par une langue et une religion commune, et comprenant des croyances, des symboles, des valeurs, ainsi que des prédispositions, des mentalités et des attitudes standardisées. Pouvons-nous utiliser ce cadre théorique pour saisir l'unité d'une civilisation?

Prenons l'exemple de la civilisation à laquelle je suis censé appartenir, la civilisation occidentale.

Dans le premier sens du mot culture — répertoire de manifestations artistiques et intellectuelles — il y a des frontières apparemment impénétrables entre les diverses cultures nationales qui la composent. Le nationalisme culturel a fait que les allemands transforment Goethe en un demi-dieu, que les anglais considèrent Shakespeare supérieur à tous ses rivaux d'outre-Manche et que les français se croient obligés de proclamer *urbi et orbi* la suprématie de Racine. La même chose dans la philosophie, divisée, comme la Rome antique, en deux empires, l'anglo-saxon, où règne la philosophie analytique, et le continental, où l'on continue paisiblement à faire des cours sur Nietzsche et Heidegger. Nous sommes donc forcés de parler de culture allemande, française ou anglaise, au lieu de parler de civilisation occidentale.

Dans le deuxième sens de culture, que nous pouvons appeler la culture des anthropologues, il est plus difficile encore de trouver un minimum d'unité. La culture des anthropologues n'est significative que dans des communautés restreintes. Mais le monde occidental est un ensemble infiniment plus étendu. Il est multiethnique et multinational. Pouvons-nous trouver des affinités sérieuses, au point de vue ethnologique, entre des composantes tellement hétérogènes, comprenant plusieurs pays, avec des langues, mœurs et religions diverses? Je ne crois pas qu'un français soit disposé à accepter que sa culture, fondée sur l'individualisme, le rationalisme et les droits de l'homme, soit soumise au même classement ethnographique que l'Allemagne, fondée sur les valeurs de la communauté, de l'histoire et des subjectivités collectives. Les anglais sont fiers de leur pragmatisme, autant que les français de leur intellectualisme. On dit que dans une réunion de l'Union européenne le délégué français objecta à une formule proposée par son collègue anglais de la façon suivante: "oui, ça marche dans la pratique, mais est-ce que ça va marcher également bien dans la théorie?"

408

Toujours est-il que cette unité, si difficile de constater quand on travaille avec une excessive rigueur scientifique, commence à apparaître quand on s'abandonne un peu à l'intuition et au sens commun. Par exemple, quand un brésilien et un italien causent avec un vietnamien, les deux premiers sentent tout de suite qu'ils appartiennent à la même configuration culturelle. C'est qu'il y a certains phénomènes

sociaux qu'on saisit mieux avec l'esprit de finesse qu'avec l'esprit de géométrie.

Si cela est vrai, on peut risquer l'affirmation qu'il existe effectivement quelque chose comme une civilisation occidentale, qui soit davantage qu'une simple totalisation arithmétique de la culture espagnole, anglaise et allemande.

Ceci est exact en ce qui concerne le premier sens du mot "culture". La littérature, la musique, et la philosophie des pays qui composent le monde occidental sont tributaires d'une tradition culturelle dont l'origine est l'univers gréco-romain, auquel s'incorpora, après la conversion de Constantin, la pensée judéo-chrétienne. Dans ce sens, on peut dire que *l'Iliade*, *l'Enéide*, la *Bible*, la *Somme Théologique*, la Cathédrale de Chartres, la *Divine Comédie*, la Chapelle Sixtine, *Hamlet*, le *Candide*, la *Critique de la raison pure*, la *Comédie humaine*, *Madame Bovary*, *La Recherche du temps perdu*, *L'Homme sans qualités*, et *Finnegans Wake*, sont des créations dans lesquelles tous ceux qui appartiennent au monde occidental se reconnaissent. Nous y sentons le même souffle historique, qui les rend vivantes. Elles sont marquées par un passé qui remonte à Jérusalem et à Athènes, par une histoire commune qui traverse la Chrétienté médiévale et la Renaissance, la Révolution française et la Révolution bolchévique. Les "clercs" d'Occident ne communiquent plus entre eux en latin, mais la circulation d'idées et savoirs à l'intérieur de l'Occident ne fait que croître, et tous les pays d'Occident ont passé, selon des rythmes temporels divers, par le classicisme, le réalisme,

le symbolisme, le modernisme, et maintenant le post-modernisme.

C'est également vrai en ce qui concerne le deuxième sens de la culture, où elle désigne un ensemble de croyances, attitudes, prédispositions, mentalités. Sans doute, cet ensemble a varié historiquement en Occident. Les valeurs de l'Allemagne de Bismarck ou de Hitler ne sont pas les mêmes que celles d'Angela Merkel, de même que la mentalité des vikings qui ont épouvanté l'Europe n'est pas identique à celle des scandinaves d'aujourd'hui, plus acharnés à veiller sur l'environnement qu'à brûler des cathédrales. Mais nous pouvons dire que malgré certains courants minoritaires (Herder et ses "descendants") qui ont favorisé un irrationalisme contraire à l'esprit des Lumières, l'expérience des Lumières a marqué d'une façon décisive l'histoire d'Occident, en stimulant l'individualisme, le sens de la responsabilité personnelle, l'ouverture à l'innovation, la croyance au progrès.

L'application d'une grille culturelle, dans ses deux sens, à cet amalgame apparemment informe qu'on appelle l'Occident permet ainsi de dégager avec une certaine clarté quelque chose comme une civilisation Occidentale. Dans la perspective de la culture (au premier sens), cet ensemble cesse d'être un assemblage aléatoire d'ouvrages et réalisations nationales, et devient un espace ouvert d'échanges et influences, où Laurence Sterne interagit avec Machado de Assis, Kafka avec Borges, Freud avec Proust, Niemeyer avec Le Corbusier, Villa Lobos avec Bach. Et dans la même perspective culturelle (au deuxième sens), une vraie

communauté de valeurs et de mentalités semble s'ébaucher, fondée sur l'autonomie personnelle, et articulée par trois variantes d'une religion commune (le christianisme) et par des langues dérivées du même ancêtre (l'indo-européen).

J'ai parlé de la civilisation occidentale parce que je crois la connaître un peu mieux que les autres, mais je suis sûr que le même genre d'analyse pourrait s'entamer à leur sujet. A la lumière de la catégorie de culture, chacune aurait sa spécificité: un répertoire propre de réalisations dans le domaine de la création artistique et philosophique, d'une part, et un ensemble propre de croyances, normes et valeurs, d'autre part.

Voici donc les deux visages de la civilisation: universel abstrait au singulier, compris comme l'envers de la barbarie, et totalité culturelle au pluriel, particularité coexistant avec d'autres particularités.

411

La question qui se pose est la suivante: y aurait-il un pont entre les plans? Peut-on passer des civilisations au pluriel à la civilisation au singulier, et de celle-ci aux civilisations particulières? Si non, nous serions condamnés soit aux faux universels de l'ethnocentrisme, qui nous empêchent de voir les différences, soit au fétichisme historiciste de la particularité, qui barre l'accès aux évaluations extra-civilisationnelles.

Mais je pense que la réponse est affirmative. Toute civilisation particulière a des concepts qui permettent la communication avec l'universel.

C'est cette conviction qui a donné lieu à l'Alliance des Civilisations, l'une des initiatives les plus généreuses

des Nations Unies, réponse universaliste à l'historicisme de Huntington, et dans laquelle notre président Candido Mendes a joué un rôle fondamental.

Je dirais même, pour aller plus loin dans le passé, que c'est cette conviction qui a permis aux pays asiatiques d'adhérer à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, malgré les idéologues occidentaux, qui ont fabriqué une fausse spécificité que Said a appelée l'orientalisme, et les idéologues orientaux, qui ont intériorisé cette doctrine en la transformant dans la version asiatique des droits humains. Or, la philosophie des droits de l'homme est précisément un de ces concepts médiateurs qui permettent le passage entre le plan civilisationnel et l'universel. Le professeur Amartya Sen a montré que plusieurs penseurs et souverains d'Orient ont défendu des positions proches des valeurs des Lumières. L'empereur Açoka a répandu dans tout son royaume des édits gravés sur pierre, prescrivant la liberté et la tolérance pour tous, y compris les femmes et les barbares. L'empereur moghol Akbar pratiqua il y a 400 ans une politique de neutralité religieuse de l'Etat, au moment même où Giordano Bruno était en train d'être brûlé à Rome pour crime d'hérésie. Le juif Maimonide, poursuivi par les chrétiens d'Espagne, trouva un asile à la cour du sultan musulman Saladin.

Si le passage entre le plan civilisationnel et l'universel reste ouvert, le mot "civilisation", au singulier, peut retrouver son indispensable dimension normative. On pourra dire que certains actes sont intolérables, parce qu'ils sont incompatibles avec la civilisation, et on pourra le dire

sans mauvaise conscience, parce que nous ne parlons pas au nom d'aucune civilisation spécifique, mais au nom de la civilisation en soi, telle qu'elle est codifiée et interprétée dans le cadre institutionnel approprié, qui ne peut être que celui d'une démocratie mondiale. La civilisation, en ce sens, n'est pas un stade déjà atteint, mais un processus. Elle est toujours en train de se faire, car elle comporte une graduation, dans un cheminement qui va vers des niveaux toujours plus hauts de civilisation.

Dès lors, le mot d'ordre "civilisation ou barbarie" peut redevenir actuel, pourvu que les barbares — ceux qui sont au-dehors des murs — ne soient plus définis comme ceux qui se situent hors les murs de civilisations spécifiques, comme à Athènes ou Rome, mais hors les murs de la civilisation tout court, telle qu'elle sera définie par une future démocratie mondiale.

413

Quant aux civilisations, au pluriel, personne ne saurait dire si les particularités culturelles qu'elles incarnent pourront survivre aux pressions unicitaires de la mondialisation. De toute façon, il y aura toujours des particularités, mais ce ne seront pas nécessairement les mêmes.

Dans un passage fameux, Paul Valéry écrit:

Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins; descendus au fond inexplorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques. Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose... Mais ces naufrages,

après tout, n'étaient pas notre affaire... Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. Les circonstances qui enverraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les œuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables: elles sont dans les journaux.

Oui, les civilisations sont mortelles, mais toutes les morts ne sont pas moralement équivalentes. La civilisation occidentale, par exemple, peut mourir par suicide, étouffée par les émissions de carbone ou par les déchets qu'elle produit sans arrêt. Ce ne sera pas une mort héroïque: ce sera un Apocalypse médiocre, un monde qui finit, comme le craignait T.S. Eliot, "not with a bang, but a whimper". Elle peut être assassinée. Les tueurs seront peut-être les prolétaires globaux qu'elle même a enfantés: les inassimilés et inassimilables du capitalisme planétaire. Ou les meurtriers peuvent être des guerriers de Dieu, armés avec ce que la science et la technique ont de plus avancé, inspirés par le même zèle sacré qui a permis à leurs ancêtres de conquérir l'Andalousie. Ce sera une mort absurde, comme toutes celles qui ont lieu dans un champ de bataille, mais qui aura quand même une certaine grandeur wagnérienne: un crépuscule des dieux, une "*Götterdämmerung*".

Et il y a une belle mort, qui résulte, non de la défaite de l'Occident, mais de sa victoire. Nous pouvons rêver sur cette mort utopique, qui n'est pas une source de mélancolie, mais de joie. Car en mourant, il obéit à son impulsion la plus profonde, l'ouverture au monde, pour le meilleur ou pour le pire. Pour le pire, parce que cette ouverture a été la force motrice de l'impérialisme européen. Pour le

meilleur, parce qu'elle est responsable du dynamisme des échanges culturels avec les autres civilisations. Elle a permis à l'Occident d'agir sur ces civilisations et d'apprendre avec elles. Et réciproquement, elle a permis aux autres civilisations d'apprendre avec l'Occident. C'est ce que Valéry a appelé le pouvoir émissif de l'Europe, uni au plus intense pouvoir absorbant. L'universalisme est un cadeau que la civilisation occidentale laisse à ses héritiers. Avec ce légat, l'Occident expie une partie de ses crimes: ses génocides, ses guerres, la traite des noirs, le massacre et l'assujettissement des populations coloniales. Contre l'avis de Samuel F. Huntington, pour qui les civilisations doivent être des entités closes, la civilisation occidentale s'est toujours conçue comme ouverte, poreuse à toutes les influences et disponible pour tous les sincrétismes. En mourant, elle peut laisser un monde compatible avec ses caractéristiques. Ce serait un monde où les valeurs positives des Lumières, présentes ailleurs mais unifiées doctrinalement en Occident, seraient établies partout, en créant des conditions pour que dans la lutte éternelle entre les deux titans, la civilisation l'emporte, finalement, sur la barbarie.